

## Préface

Qui d'entre nous n'a eu l'envie, parfois, d'arrêter le temps ? Comme le chante Jean Ferrat : « on ne voit pas le temps passer. Les jours s'écoulent à l'envers entre une chaise et une armoire... » C'est-à-dire dans la banalité du quotidien.

Et pourtant, si nous prenions le temps de nous arrêter, nous serions peut-être surpris de découvrir dans la banalité de ce quotidien des perles inestimables. Si justement, c'était dans ce déroulement apparemment monotone du temps que se trouvaient nos plus beaux souvenirs ?

N'avons-nous pas trop souvent l'impression que l'exceptionnel, l'intéressant, ne peut être que dans l'extraordinaire ?

C'est justement le contraire que "ce gamin ordinaire" veut nous faire découvrir. Dans ces multiples détails de la vie quotidienne d'un enfant bien de chez nous, nous retrouvons toutes les saveurs et les senteurs de ces moments simples et familiers de l'existence. Si on écoute bien, on y entendrait presque l'horloge de la cuisine qui égraine le temps, ou l'odeur du café qui reste au chaud sur le feu continu.

Tout cela Pierre Lefin nous le rend avec une minutie et une délicatesse étonnante.

Il nous donne l'impression de raconter une histoire d'un autre âge, et pourtant c'est notre histoire, si proche et si lointaine à la fois, tant le monde a changé en quelques décennies.

Devrait-on en recommander la lecture à ceux qui sont nés à l'ère de l'informatique et de l'Internet ?

Il n'est pas si loin le temps où l'on allait se coucher, en hiver, avec une bouillotte parce qu'il n'y avait pas de chauffage central, où l'on vivait dans une seule pièce pour économiser charbon et éclairage...

Pas de nostalgie excessive, mais c'est notre présent proche que nous retrouvons dans ces lignes, merci à Pierre Lefin de nous l'avoir conservé et de nous le dire si bien.

Claude Vilain.

## Avant-propos

Ce livre est loin d'être un livre d'histoire. Le lecteur ne doit pas espérer y découvrir des renseignements précis sur les événements situés autour des années de guerre.

Au contraire, il témoigne des souvenirs d'un gamin né en 1933, avec toutes les imprécisions ou même les erreurs qui ont construit sa mémoire, une mémoire indiscutablement sélective, retenant ce qui l'a frappée et laissant le reste de côté, un reste peut-être très important mais à jamais oublié.

J'ai donc, le plus simplement et le plus sincèrement possible, rapporté ce que j'ai vécu, les choses qui m'ont marqué, depuis mon éveil à la vie lorsque j'avais juste deux ans jusqu'à l'âge de quatorze ans environ en me permettant toutefois quelques incursions dans un passé plus récent. J'ai éprouvé parfois beaucoup de difficultés à replacer les événements dans leur ordre chronologique mais leur succession a été respectée dans une large mesure.

Mes remerciements vont à Yvette, ma femme, à Anne et surtout à Alain qui ont patiemment supporté la lecture de mon manuscrit et m'ont aidé à rédiger un texte à peu près compréhensible.



J'ai laissé ma voiture non loin de la place Albert Ier, la grand place de Dampremy. Naguère, l'église, noire de poussière, trônait tout au fond, enchâssée dans un coin de la place. Aujourd'hui, elle a disparu. Elle dressait sa masse imposante à cinq cents mètres à peine des Forges de la Providence, cette énorme usine s'étalant de l'autre côté du canal et qui rapportait tant de redevances à la commune. Elle a fini sa carrière misérablement, donnait de la bande, se fissurait de partout, par la faute des affaissements miniers. Des blocs de maçonnerie s'en détachaient sans prévenir. On a dû l'abandonner et la démolir.

Mais bien avant sa triste fin, elle fut le théâtre d'une de mes plus belles émotions d'adolescent. J'avais obtenu du clerc l'autorisation d'y jouer de l'orgue, et ce brave homme, après m'avoir dévoilé tous les secrets de son instrument, a joué pour moi, rien que pour moi, la Toccata et Fugue en ré mineur de J.S. Bach et sans partition ; j'en étais béat d'admiration. J'ignorais que la grande organiste Marie-Claire Alain, pour ne citer qu'elle, jouait pratiquement tout Bach de mémoire, et sans doute beaucoup mieux que mon clerc, mais qu'importe, j'étais transporté. Je le vois encore se propulser à l'aide de ses fesses, que l'on pouvait deviner terriblement musclées, de la gauche à la droite du long banc qui surplombait le pédalier. Les touches claquaient bruyamment. L'orgue était vieux mais jouait juste, et cette merveilleuse Toccata effaçait toutes les imperfections sonores de la vieille mécanique. Que c'était beau ! J'espérais que le clerc ne restât pas pour écouter les seuls morceaux que j'arrivais péniblement à

interpréter sans trop les massacrer : les cantiques à quatre voix que l'on chantait à l'église protestante que je fréquentais le dimanche. Il m'a heureusement laissé seul, et tel un capitaine de navire qui maîtrise un vaisseau mille fois plus grand que lui, j'ai donné ordre à l'orgue de remplir l'église de ses basses, de son jeu de montre, de ses trompettes qu'écoutait distraitement la dame qui, en trotinant d'un coin à l'autre du chœur, préparait les bouquets de fleurs pour la messe du dimanche. C'était mon seul public.

Le chemin que j'empruntais jadis pour rentrer de l'école, a perdu tout son charme d'antan. Il m'apparaît aujourd'hui terne, poussiéreux, délavé, sorti d'un mauvais rêve. Le marchand de journaux, les épiceries et les autres commerces ont disparu. Plus de coiffeur, où le tout Dampremy faisait de la politique à ras de terre. Restent le boucher et le café "Au Vî Darmet" d'où s'échappaient en son temps les cris incohérents de ses fidèles poivrots du matin qui refaisaient le monde. Plus de trams. Où sont donc le 41, le 61 et le fameux 43, à qui l'on réservait la lourde tâche d'éponger la ruée des heures de pointe. Lourde tâche, car il était bourré jusqu'à la gueule au point que dans la côte de la rue Jean Jaurès, il rendait l'âme ou plutôt il s'arrêtait pile et terrorisait les passagers par un déclenchement de tonnerre accompagné d'un arc électrique à faire pâlir d'effroi un voyageur inexpérimenté. Cela au beau milieu de la cabine, au-dessus de la tête des passagers. Nullement décontenancé par cet incident répétitif, le wattman quittait son poste, fendait la foule comprimée et indifférente, et remettait son véhicule en état de marche par un quart de tour imprimé à une manette mystérieuse qui pendait du plafond. Requinqué, le tram repartait courageux à l'assaut d'autres rampes plus raides les unes que les autres. Ah ! Le 43. D'un beau jaune clair, fier sur ses quatre roues. Moi je l'aimais bien, mais je redoutais ses arrêts intempestifs ; finirait-il par abandonner la lutte, al-

lait-il dévaler la côte en marche arrière nous transformant en un amoncellement de cadavres et de blessés déchiquetés et hurlants ? Cette sinistre appréhension me faisait lui préférer le 41, plus grand, plus solide, plus puissant, plus régulier, bref plus fiable. J'essayais de prendre place dans un recoin de la plate-forme avant, tout près du conducteur, et je me donnais l'illusion de conduire moi-même cet énorme engin. Je m'appropriais les gestes du wattman ou plutôt je les précédais, et j'étais heureux. Quelle vocation ! Conduire un tram ! Et derrière moi, cent personnes qui me faisaient aveuglément confiance.

Beaucoup ignorent l'impact que purent avoir ces tramways-là dans notre culture. Il est clair que les tramways d'aujourd'hui font bien pâle figure comparés à ceux de notre enfance. Il leur manque le bruit infernal aux démarrages, aux arrêts et dans les courbes serrées, les aiguillages manuels qu'il fallait dégager patiemment par temps de neige, les freins à main qui lâchaient parfois et envoyaient le véhicule fou dans une vitrine. J'ai toujours redouté l'éventualité de cet instant fatidique que j'eus la chance de ne jamais connaître. Un de mes sports favoris consistait à tenir le plus longtemps possible avec 80 centimes. C'était le prix d'une course, mais j'essayais en me cachant entre les grandes personnes, de garder ces 80 centimes jusqu'à huit jours d'affilée. J'y arrivais assez souvent. Les contrôleurs étaient au courant de ces indécrottes et tentaient de débusquer les resquilleurs. Une tâche des plus ardues qui les obligeaient à se faufiler à grand peine à travers les passagers encaqués comme des sardines, pour détecter la présence d'un fraudeur et le confondre. Il m'arrivait d'être pincé, mais comme les amendes n'étaient pas exagérées, je recommençais l'exercice sans aucun scrupule, tentant de battre mon propre record.

Aussi souvent que possible, je m'arrangeais pour grimper le dernier, espérant ainsi qu'il n'y aurait plus aucune place à l'intérieur, même en se serrant à s'étouffer ; cela

me permettait de m'installer à tout vent sur le marchepied à l'avant de la motrice, une position qui me procurait des sensations exquises.

Personne à l'époque ne se souciait de sécurité, personne ne disait que c'était dangereux. Était-ce dangereux ? Sûrement. Mais je n'ai le souvenir d'aucun accident. On montait en marche, on descendait en marche. C'était la liberté.

En venant de Charleroi, je descendais du tramway à "la Violette". Les gens qui continuaient leur course vers Jument-Gohissart, La Coupe, le Terminus, étaient pour moi des habitants d'un autre monde, des étrangers. Peut-être plus importants que moi puisqu'ils allaient plus loin, mais en guise de revanche, j'accordais un regard de compassion à ceux dont la course se terminait avant la mienne.

Aujourd'hui mes pas me conduisent à ce carrefour de "la Violette". Ici plus de pâtissier, plus de boulanger. L'épicerie a fermé ses portes. La boucherie chevaline a disparu, cédant la place à une maison vide et délabrée.

L'escalier qui mène à la maison de Melle Deschamps, mon institutrice de deuxième année, est toujours là. Sa petite maison aussi, tapie tout au fond d'une cour.

J'emprunte la rue Léopold Gendarme. Je filme. Un homme me demande si je suis journaliste.

« Non, non, lui dis-je. Mais j'ai vécu dans ce quartier il y a plus de cinquante ans et je viens voir ce qu'il est devenu ! »

Je lui raconte quelques souvenirs.

Pendant la guerre, on a repavé toute cette rue. Quelle aubaine pour les gosses du coin ! Chaque soir, quand les ouvriers avaient quitté le chantier, nous envahissions la place. Les grands tas de sable devenaient des châteaux forts. Des galeries les perçaient de toutes parts. Des passages secrets, des donjons, des murs d'enceinte donnaient vie à ces monticules. Le lendemain, tout était à recom-

mencer. Il ne restait de nos belles constructions que ruines et désolation. Nous en étions fort chagrinés et déçus, ne comprenant pas ce manque de respect pour des réalisations qui évidemment faisaient l'admiration de tous. Mais nous savions nous venger. Dès le départ des ouvriers, nous nous appliquions à paver la rue à notre façon sur un mètre ou deux à la suite de ce qui était déjà exécuté. Ainsi les paveurs étaient tenus de tout démonter avant de se consacrer à leur tâche quotidienne.

Au bout de la rue, le "Gros Sabot" la dernière épicerie, fermée elle aussi. Tournant à gauche dans la rue des Combattants, je me retrouve cent mètres plus loin devant la "vieille maison". Nous l'appelions ainsi car nous l'avions quittée après la mort de grand-père (mon grand-père paternel) en 1936 pour habiter dans une demeure plus vaste un peu plus haut dans la même rue. Elle est toujours flanquée de la bâtisse qui abritait avant la guerre les réunions de notre église, mais qui, depuis la construction d'un nouveau temple, avait été transformée en école puis en habitation particulière

La "vieille maison" est la plus belle maison de la rangée d'immeubles disparates s'étirant sans discontinuité tout au long de la rue. Toute blanche, une avant-cour plantée d'arbustes, des guirlandes de fleurs autour des fenêtres, une marquise enfouie presque entièrement sous une énorme plante grimpante. J'ai retrouvé les photos de l'enterrement de grand-père. La maison est toujours pareille. J'ai subitement l'envie d'aller trouver les nouveaux occupants de ma "vieille maison", leur parler, me faire connaître, leur dire que de 1933 à 1937, j'habitais là ; que mon grand-père, universellement craint et respecté y est décédé, que je me souviens de ses obsèques, alors que j'étais âgé de deux ans et demi. Mes parents m'avaient fait garder dans la maison d'en face chez le cordonnier Jules, le sourd-muet et sa maman Malvina qui m'avaient installé sur un haut tabouret sans dossier, contre le comptoir de

leur petite boutique, et évidemment je suis tombé à la renverse. Que m'arrive-t-il ? Je suis choqué. Un sentiment de panique me submerge. J'ai un drôle de goût dans la bouche. Il a fallu du temps pour apaiser mes sanglots.

Après la mise en bière, on m'avait montré la chambre mortuaire. C'était dans l'autre pièce du rez-de-chaussée. Celle où l'on ne se rend que rarement, où l'on craint de bousculer la disposition des choses, où l'on se déplace prudemment et à pas feutrés. On s'y sent un peu étranger.

« Tu vois, ton grand-papa est ici. Il est mort. »

Je ne me souviens pas du cercueil, ni du deuil qui devait déguiser la pièce. Mon regard est seulement attiré par l'harmonium, dans un coin. Serait-ce possible que mon grand-père soit enfermé là-dedans ? Mais la question ne me tourmente pas le moins du monde. Je ne ressens aucune peine, aucun chagrin suite à la mort de grand-père. C'est un événement qui m'est totalement étranger, qui ne m'altère ni ne me perturbe aucunement, et qui me laisse froid, sans questions. Pourtant, grand-père faisait partie de ma vie, même plus que les autres membres de la famille. Quelques flashes seulement. Je le revois dans son fauteuil Voltaire, accolé au poêle crapaud. Je l'appelais : « Grand-papa » et il me répondait affectueusement dans son patois : « Petit collaud ». Je le revois aussi à table dans la pièce qui servait de séjour, de salle à manger et de cuisine. Il commençait à décliner, et il renversait beaucoup en mangeant sa soupe. C'est à peu près tout ce dont je me souviens.

On a beaucoup parlé de sa fugue qui avait affolé toute la maisonnée. On l'a cherché partout un long moment, et on l'a retrouvé, gisant dans un coin du jardin d'un voisin.

Cet incident précéda de peu son départ. Il s'est éteint, usé, comme beaucoup de vieillards qu'on dit solides, au terme d'une longue vie qui lui avait épargné de gros ennuis physiques et sans avoir dû affronter les affres d'une maladie qui l'aurait fait souffrir dans ses derniers moments. Son déclin ne peina pas outre mesure ses proches et

son entourage. Au contraire, on s’amusait beaucoup de l’incohérence de ses propos. Il était intarissable et provoquait irrésistiblement les rires de l’assistance. Un jour où il était particulièrement en verve, une de mes tantes qui venait le voir très rarement, se scandalisa violemment en percevant les rires sous cape qui fusaient de partout. Mais au bout d’un quart d’heure, elle changea de camp, incapable de maîtriser son hilarité.

Maman n’aimait pas son beau-père. Elle avait, à contrecœur, accepté l’emménagement de toute la famille chez lui après le décès de sa femme, grand-maman Aimée — que je n’ai pas connue — que tout le monde adorait, tellement elle était douce et bonne. Grand-père au contraire était un dictateur et un mêle-tout. Un jour, il accrocha au mur un écriteau : “Défense de fumer”. Cet interdit visait les copains de mon frère Paul qui tous fumaient sans exception. A cette époque on n’était pas vraiment un homme si on ne fumait pas. Maman s’est fâchée tout rouge. Elle a arraché l’écriteau et lancé à grand-père :

« Quand c’est Monsieur Hublet qui vient vous voir et fume ses gros cigares, vous ne dites rien. Il n’y aura pas ici deux poids, deux mesures. »

Papa non plus n’aimait pas son père.

« Mon père, nous a-t-il dit un jour, ne m’a jamais dit quelque chose de gentil. Jamais, il n’a eu un geste affectueux envers moi. Au contraire, il était dur et peu indulgent. Forcément, je ne l’aimais pas ».

On était triste pour papa qui lui, s’est refusé de ressembler à son père. Ma sœur Rose m’a dit aussi :

« Grand-père, c’était un drôle de type. Il n’aimait que toi. »

Suite au portrait que papa nous a dressé de son père, il n’est pas exagéré d’affirmer que grand-père était un fameux original. Il avait, l’habitude de marcher au milieu de